

**BILSON, Geoffrey, *A Darkened House: Cholera in Nineteenth-Century Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1980. 222 p. \$5.95.**

Raymond Duchesne

Volume 35, Number 3, décembre 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303979ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303979ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Duchesne, R. (1981). Review of [BILSON, Geoffrey, *A Darkened House: Cholera in Nineteenth-Century Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1980. 222 p. \$5.95.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35(3), 408–411.  
<https://doi.org/10.7202/303979ar>

BILSON, Geoffrey, *A Darkened House: Cholera in Nineteenth-Century Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1980. 222 p. \$5.95

En 1961, l'historien anglais Asa Briggs faisait l'observation que les épidémies de choléra avaient eu pour effet de révéler à elles-mêmes les sociétés du XIXe siècle. Chaque fois que le choléra a menacé les pays d'Europe, notait-il, les malaises et les inquiétudes sociales s'en sont trouvés accrus. Partout où elle s'est manifestée, la maladie a mis à l'épreuve la résistance et l'efficacité des structures administratives. Elle a impitoyablement mis en évidence les faiblesses politiques, sociales et morales. Elle a engendré rumeurs et soupçons, et parfois même provoqué de violents conflits sociaux. Elle a inspiré non seulement des sermons, mais aussi des oeuvres de création littéraire et artistique (*Past and Present* 19, 1961). C'est dans ce cadre général d'interprétation, où la maladie est un agent naturel qui a le pouvoir d'éclairer la conjoncture historique, que Geoffrey Bilson a entrepris d'écrire l'histoire du choléra au Canada.

Le *choléra asiatique*, ou *choléra morbus*, avait fait son apparition en Inde vers 1817, puis s'était propagé par une série d'épidémies en Russie et en Europe, pour finalement atteindre les Iles britanniques en 1831. Dans les colonies britanniques d'Amérique du Nord, on avait suivi avec appréhension la progression de l'épidémie, et c'est avec la description des premières mesures préventives prises par les gouvernements du Bas-Canada et du Haut-Canada au printemps de 1832, que commence l'étude de Bilson. Ces mesures telles l'établissement d'une station de quarantaine à la Grosse-Ile, dans le Saint-Laurent en aval de Québec, l'organisation de bureaux de santé dans les principales villes et les manifestations publiques de dévotion et de repentir, se révélèrent inefficaces. La maladie se propagea d'abord dans le Bas-Canada, puis à travers le Haut-Canada, en suivant les voies de communication empruntées par le commerce et les immigrants. La première épidémie, en 1832, exerça ses ravages principalement parmi les classes populaires du Bas-Canada et contribua à y aviver les tensions sociales et politiques, celles engendrées notamment par le problème de l'immigration. Dans le Haut-Canada où, remarque Bilson, l'arrivée massive d'immigrants ne suscitait pas la même hostilité et où le gouvernement, sous l'impulsion du gouverneur Colborne, avait pris des mesures plus énergiques pour soigner les victimes du choléra et empêcher la contagion, les répercussions sociales de l'épidémie furent moins importantes. Quand le choléra apparut de nouveau au printemps de 1834, avec les premiers navires d'immigrants, il provoqua considérablement moins de frayeur et de désordre dans la population des deux Canadas. La maladie n'avait rien perdu de sa virulence, comme en témoigne le nombre des décès, mais une certaine familiarité avec le mal et l'impression à peu près universellement partagée que les gouvernements avaient fait tous les efforts possibles pour en prévenir les ravages contribuèrent à rassurer les citoyens de Québec, de Montréal et de Toronto. Dans les Maritimes, auxquelles Bilson consacre un chapitre, les épidémies de 1832 et de 1834 eurent des conséquences similaires, forçant les gouvernements à intervenir dans le domaine de la santé publique.

Les récurrences du choléra dans les colonies britanniques d'Amérique du Nord en 1849, 1854, 1866 et 1871 ne font pas l'objet d'une étude aussi complète que les premières épidémies de 1832 et 1834. Bilson se

contente plutôt de montrer comment chaque nouvelle irruption de la maladie a amené la profession médicale et les gouvernements à réaliser des réformes dans les institutions sanitaires et dans la législation. Un chapitre particulièrement intéressant est consacré à montrer comment les épidémies de choléra, tout comme d'ailleurs les épidémies de typhus et de variole, ont ravivé chaque fois la guerre latente entre les médecins et tous ceux qu'ils considéraient plus ou moins comme des «charlatans»; c'est-à-dire les apothicaires, les guérisseurs et les rebouteux. Dans cette lutte pour le monopole du droit d'exercice, les médecins canadiens auraient sans doute eu plus facilement raison de leurs adversaires s'ils avaient pu présenter au public l'image de l'unanimité sur les causes du choléra et sur la manière de le soigner. Au contraire, pour rendre compte de l'origine des épidémies, ils étaient divisés entre une bonne douzaine d'hypothèses et toutes les thérapeutiques avaient en commun d'être remarquablement inefficaces. Tel qu'en rend compte Bilson, ce n'est qu'à partir du moment où furent acceptées les idées du médecin anglais John Snow sur la transmission par l'eau potable de l'agent du choléra et où l'Allemand Koch identifia cet agent comme *vibrio cholerea* en 1883, que la médecine moderne put prétendre avoir éclairci le mystère de la maladie et être en mesure de la prévenir et de la guérir en toute connaissance de cause.

L'ouvrage de Bilson se termine sur un chapitre qui rappelle les principales répercussions des épidémies de choléra sur l'évolution démographique du Canada depuis le XIXe siècle, sur la vie politique et la structure des gouvernements, la profession médicale, les institutions de santé et, enfin, les attitudes des différentes classes sociales entre elles et à l'égard de la maladie.

Les découvertes de Bilson sur le choléra au Canada appellent la comparaison avec celles d'autres historiens de la maladie, celles, par exemple, de Louis Chevalier, pour la France (*Le Choléra, la première épidémie du XIXe siècle*, 1958 et *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris*, 1958), de Charles E. Rosenberg, pour les États-Unis (*The Cholera Years*, 1962), et de R. J. Morris, pour l'Angleterre (*Cholera, 1832*, 1976). Ce qui frappe par-dessus tout, c'est la similitude des effets sociaux des épidémies dans ces différents pays. Partout, le choléra met en opposition la profession médicale avec les différents groupes qui menacent l'intégrité de son droit d'exercice; partout, le choléra met en relief la confusion de la doctrine médicale sur les causes et les remèdes. En Europe comme en Amérique du Nord, la maladie a été le premier moteur de l'intervention des gouvernements dans le domaine de la santé publique et de l'hygiène. Dans tous les pays, il semble que le choléra ait également eu pour effet d'accentuer les antagonismes de classes et d'exacerber les passions politiques, son apparition ayant souvent été accompagnée de ces émeutes qui sont au XIXe siècle le dernier recours des classes populaires. Le cas du Bas-Canada, à cet égard, n'est pas unique; à Paris, par exemple, les soulèvements qui ont marqué le début de la Monarchie de Juillet coïncident avec les premières épidémies. En Pologne, le choléra arrive avec les troupes russes chargées de réprimer l'insurrection nationaliste, ce qui contribue grandement à accroître le ressentiment des Polonais envers

leurs oppresseurs. Enfin, on retrouve partout les mêmes «images» de la maladie, représentations culturelles du fléau lourdement déterminées par l'appartenance de classe qui les constitue ou les véhicule; dans les classes bourgeoises, on se rassure en reliant le choléra à la malnutrition, à la saleté et à l'immoralité qui sont le propre des classes inférieures, conception de la pathologie qu'il faudra bien se résoudre à abandonner lorsque les riches, à leur tour, se mettront à mourir. Dans le *menu peuple*, on n'est pas long à suspecter quelque complot devant la rapidité avec laquelle la maladie se répand dans les quartiers populaires. L'hostilité des Canadiens français envers les immigrants, en qui ils voient le moyen qu'a choisi Londres pour les décimer, trouve son équivalent dans l'hostilité des ouvriers de Paris envers les classes bourgeoises qu'ils accusent de vouloir les réduire par la maladie, faute de pouvoir le faire par les armes. Partout, enfin, les ravages du choléra semblent avoir exercé sur l'imagination du XIXe siècle la même fascination, donnant naissance aux croyances et aux coutumes les plus étranges, et inspirant les écrivains et les peintres, comme en témoigne d'ailleurs le détail d'un tableau de Joseph Légaré qui orne la couverture du livre de Bilson.

L'auteur a fondé son étude sur un nombre et une variété remarquables de sources. Il a pris soin de compiler ses propres statistiques de la morbidité et de la mortalité des populations des deux Canadas et des Maritimes. Les documents consultés sont d'une grande diversité: correspondance et papiers personnels des gouverneurs, de personnages politiques, de fonctionnaires, de médecins et de notables; grands journaux et revues médicales de l'époque; journaux manuscrits et mémoires laissés par ceux qui ont traversé les années noires, comme par exemple, ce «classique» de la littérature canadienne-anglaise, *Roughing It in the Bush*, de Susanna Moodie. Un «essai bibliographique», placé en fin de volume, permet de situer l'histoire du choléra au Canada dans le contexte plus large de l'histoire sociale de la médecine.

Le livre de Bilson complète, en y ajoutant le cas du Canada, le tableau de ce que furent les «années du choléra» au XIXe siècle en Europe et en Amérique du Nord. Contribution attendue à l'histoire de la maladie, l'ouvrage bien documenté et d'une lecture agréable ne peut manquer d'intéresser à la fois l'historien de la médecine et l'historien de la société canadienne de ce temps.

*Institut d'histoire et de  
sociopolitique des sciences  
Université de Montréal*

RAYMOND DUCHESNE